



KORBIK

Julia Korbik

Une chambre à soi.

Histoires de femmes libres

RÉCIT° CHAZELLES,

RÉSIDENTE D'AUTEURS

& LABORATOIRE

L'unité de recherche de l'Université de Lorraine, le Crem (Centre de recherche sur les médiations) s'est associée au Conseil Départemental de Moselle et à la Mairie de Scy-Chazelles afin de mettre en place la création d'une « résidence d'auteur » et d'un « laboratoire hors les murs » au sein de la Maison de Robert Schuman, site Moselle Passion du Département. Ce dispositif innovant intitulé Récit'Chazelles articule création littéraire, médiations culturelles et recherche. <http://recitchazelles.univ-lorraine.fr>

Une résidence dans un lieu historique au coeur d'un village mosellan

Une résidence d'auteurs est un dispositif culturel entre un écrivain et un territoire. Elle dynamise le territoire au travers des échanges entre auteurs, publics et institutions. Sur le site, l'écrivain invité partage son temps entre création (production personnelle) et activités de médiations (atelier d'écriture, lecture...) autour de la littérature contemporaine, en lien avec la population. Outre la volonté de soutenir la création littéraire et d'instaurer un dialogue interculturel, le dispositif résidentiel élaboré a aussi pour objectif de favoriser des rencontres entre écrivain et publics par le biais d'activités de médiations sous différentes formes (soirée de lecture, ateliers d'écriture...), tout en privilégiant aussi une approche numérique (blog résidentiel sur le site Récit'Chazelles). Il s'agit ainsi d'une création collective, partagée avec divers publics.

Un laboratoire hors les murs : Université/Cité

Dans le cadre de ce partenariat, il s'agit également de créer une délocalisation de l'université de Lorraine et plus particulièrement du CREM, sous la forme d'une unité de recherche hors les murs dédiée à la résidence d'auteurs, la littérature contemporaine et européenne au sein de la Maison de Robert Schuman. Il s'agit d'une forme institutionnellement inventive qui consiste à déplacer les activités, réflexions, en interaction directe avec des lieux urbains au coeur de l'environnement socio-économique et culturel afin de favoriser la création de passerelles entre le monde universitaire et la Cité, théorie et pratique.

Une création partagée

Dans son rôle de partenaire des associations et collectivités, le Département accompagne la réflexion, la mise en œuvre et la valorisation de projets culturels sur les territoires. Par le biais d'appels à projets, il suscite et soutient l'émergence d'initiatives artistiques et de projets culturels de qualité, innovants, s'appuyant sur la rencontre entre artistes professionnels et amateurs.



Cette création a été réalisée durant la résidence d'auteur effectuée à Scy-Chazelles grâce au soutien obtenu : DRAC Grand Est, Région Grand Est, Département de la Moselle.

Une chambre à soi. Histoires de femmes libres

Durant cette résidence, Julia Korbik consacre son travail de création à une figure de la littérature allemande, l'écrivaine et artiste Unica Zürn qui s'est immortalisée dans des dessins filigranes et des anagrammes ambigus, toujours à la frontière des territoires (France, Allemagne). Ses œuvres ont été exposées plusieurs fois ; en tant que créatrice et muse, elle est une des rares écrivaines à être citée à l'époque du surréalisme. Et pourtant à Unica Zürn est arrivé ce qui est arrivé aux nombreuses autres femmes extraordinaires : on l'a oubliée un peu. Depuis quelques années, des femmes oubliées par l'histoire sont redécouvertes en cascade, des anthologies et des livres leur sont dédiés. Tel est ce travail de mémoire que Julia Korbik cherche à mener autour d'une écriture fragmentaire qui interroge la place des femmes dans l'art et le surréalisme :

« Je m'intéresse à tout ce qui concerne les femmes – historiques ou contemporaines – et leurs conditions de vie, leurs possibilités de mener une vie libre ou pas. Je jette un regard sur l'inégalité entre les sexes et j'analyse les manières abondantes dont les femmes sont aujourd'hui encore défavorisées. Si je m'intéresse tellement au passé, c'est peut-être parce que j'y cherche des modèles féminins, des réponses aux questions que je me pose : Comment être libre en tant que femme ? Comment mener une vie authentique ? Comment s'engager au mieux contre les inégalités ? Comment aider d'autres femmes à se libérer ? J'ai toujours gardé en tête ce que Simone de Beauvoir écrivait : « Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres » ».

Ce recueil contient à la fois des fragments diariques de Julia Korbik et des « intermèdes », des textes qui ont été composés dans le cadre des ateliers d'écriture menés avec les étudiants de l'université de Lorraine (site de Metz), les seniors du club lecture de la bibliothèque de la commune et les enfants de l'école primaire Paul Verlaine (Le Ban St Martin).

Auteurs accueillis en résidence :

2016 : Jacques Jouet	2019 : Fabienne Jacob
2017 : Jean Portante	2020 : Julien Thèves
2018 : Nathalie Man & Loïc Demy	2021 : Julia Korbik

Partenaires :

DRAC Grand Est, Région Grand Est, le Livre à Metz-Festival Littérature & journalisme, la librairie Autour du monde, l'Institut français de Luxembourg, l'Agora-médiathèque-centre social (ville de Metz), l'Office National des forêts, l'Institut Goethe (Nancy), les écoles primaires B. Rabas (Scy-Chazelles) et P. Verlaine (Ban St Martin).

PARTIE I

Julia Korbick

Remerciements

Passer deux mois dans une communauté française, penser, parler, travailler et écrire en français : quel enjeu pour une autrice allemande ! Et quelle joie, quelle expérience. Mes deux mois à Récit'Chazelles étaient inspirants, stimulants, heureux – et c'est grâce à l'effort des personnes suivantes, des personnes qui m'ont permis de me sentir vraiment « chez moi ». Alors, un grand merci à :

Carole Bisenius-Penin : de m'avoir accueillie en France, de me faire rire, de me supporter, de m'accompagner, d'être toujours si « sparkly » – et, bien sûr, de préparer des dîners (végétariens) exquis lors de soirées partagées.

Yannick Groutsch : d'avoir partagé avec moi une balade en vélo sur les bords de la Moselle, de m'avoir fait découvrir un concert magnifique et sa charmante famille (sans oublier la chienne !)

Madeleine Neyhouser : pour son enthousiasme, ses histoires, nos conversations et notre grande balade en plein soleil.

Estelle Léopold : bibliothécaire extraordinaire, lectrice passionnée, aide indispensable, femme chaleureuse.

Laurent Thurnherr et Loïck Erman Thil : duo formidable de la Maison de Robert Schuman, toujours exceptionnellement (!) bien habillé, accueillant et prêt à discuter avec moi de Robert Schuman bien sûr, mais aussi du héron de la Moselle.

Anne Brunella et Karine Cerf : de m'avoir reçue dans leurs classes – j'ai passé quelques heures formidables en compagnie de « leurs » enfants.

Alex et Tatiana : propriétaires de rêve du gîte résidentiel – toujours là, toujours joignables, toujours chaleureux.

Enfin, le héron de la Moselle : mon ami imaginaire.

Les mots (06.10.2021)

Premiers jours en France, premiers mots que j'écris en français.

J'ai l'habitude d'écrire, mais je n'ai pas l'habitude d'écrire en français. Écrire en allemand, je le fais à l'instinct, rapidement. Écrire en français, je le fais avec discernement, lentement.

Les mots m'échappent, ils ne sont pas à ma disposition.

Pendant mes premières heures à Scy-Chazelles, je ne me rappelle pas les termes pour dire « Rücken » (le dos) et « Waage » (la balance), entre autres. Des termes ridicules, des termes que je connais. Normalement.

Mais ce n'est pas grave. Les mots viendront. Je les ai invités chez moi, dans cet appartement grand et lumineux. Les mots viendront.

L'écrivaine américaine d'origine indienne, Jhumpa Lahiri, écrit dans *En autre mots*, un essai sur son apprentissage de l'italien – une langue que moi aussi, je suis en train d'apprendre – or il y a toujours un moment d'hésitation avant d'entrer dans une langue.

Avant de se plonger dans cette langue comme dans un lac ou une rivière et de se laisser emporter par les mouvements de l'eau. Ça fait longtemps que j'ai vécu en France, longtemps que je me suis plongée dans ce lac, le lac de la langue française.

Le deuxième et troisième jour à Scy-Chazelles, il pleut. J'observe les gouttes d'eau qui tombent et j'écris. En français. Peut-être il n'est pas nécessaire de se plonger dans un lac directement. Peut-être suffit-il, dans un premier temps, de sentir la pluie sous la peau.

Les balades (09.10.2021)

Tous les jours, je marche aux bords de la Moselle. Je ne me promène pas, je ne flâne pas, je ne me balade pas : je marche.

Marcher a été une des choses qui m'a aidée à surmonter les phases les plus difficiles de la pandémie. Les mois sombres. À Berlin, l'hiver me semble toujours être plus funèbre qu'ailleurs. À Berlin, en hiver, on a parfois l'impression que le ciel ne bouge pas. Chaque jour on regarde de nouveau le même morceau gris du ciel.

Alors, je marchais. Je marchais de Schöneberg à Kreuzberg, de Kreuzberg à Mitte, et de Mitte à Schöneberg. Je marchais de l'automne vers l'hiver, de l'hiver vers le printemps. Je marchais.

Je marchais et j'espérais.

Depuis quelques jours à Scy-Chazelles, je marche pour découvrir les environs. D'autres jours, je marche aux bords de la Moselle, en suivant mon trajet favori. Un trajet qui me permet de rêvasser.

Elle est si belle, la Moselle. La Spree est un fleuve de grande ville, elle peut être dure, brusque. Elle est largement encadrée par Berlin, par le béton, par des immeubles.

La Moselle me semble plus libre, plus douce, plus sereine.

Quand je marche aux bords de la Moselle, chaque fois je découvre quelque chose de nouveau. Un changement de lumière, un mouvement de l'eau. J'inspire profondément.

Je suis sûre qu'il est possible de conserver tout cela, les couleurs, les odeurs, la lumière, pour les mois sombres à Berlin.

La sororité (11.10.2021)

Pour le lancement de ma résidence, Carole Bisenius-Penin – qui m’a reçue chaleureusement à Scy-Chazelles – a eu l’idée d’organiser une table ronde autour du sujet des femmes libres et du féminisme.

Alors nous nous sommes retrouvées hier, à l’auditorium de la Maison de Robert Schuman, avec Anne-Cécile Mailfert de la *Fondation des Femmes*, et trois représentantes de l’organisation *arc en ci.elles* de Sciences Po Strasbourg, Nolwenn, Sarah et Juliette.

Parfois j’oublie à quel point cela fait du bien, d’échanger avec d’autres femmes qui mènent cette lutte féministe, cette lutte pour l’égalité des sexes. A quel point cela me donne de l’énergie, m’inspire.

En anglais, il y a l’expression « preaching to the choir », qui signifie littéralement « prêcher à la chorale paroissiale », et au sens figuré « enfoncer les portes ouvertes ». C’est quelque chose dont je m’inquiète depuis longtemps. Mes événements attirent souvent des gens qui s’intéressent au féminisme, qui trouvent que l’égalité des sexes demeure encore un combat. En même temps, lors d’interviews, certains confrères journalistes veulent savoir ce que je fais pour promouvoir mes idéaux et mes revendications chez les autres, c’est-à-dire ceux qui ne sont pas encore convaincus.

J’hésite. J’hésite entre le désir de convaincre les autres que le féminisme est important, qu’il reste encore beaucoup à faire.

Et le désir de ne pas devoir expliquer sans cesse une chose qui devait être évidente. Et alors je pense : Mais est-ce que je n’ai pas une certaine responsabilité ? Est-ce que ce n’est pas le devoir le plus important, de convaincre les gens à propos de cette cause ?

Dans un essai, l’auteure américaine Rebecca Solnit revient sur l’expression « preaching to the choir » et rappelle la nécessité de toujours échanger avec ceux qui partagent déjà la même opinion. D’après elle, il est aussi important de motiver les déjà-convaincus : il s’agit d’utiliser les convergences, les points communs, et de les prendre comme point de départ. De mettre le dénominateur commun au centre, afin d’agir collectivement.

Je me rends toujours compte de cela quand, à l’occasion d’un événement, j’ai des entretiens avec des personnes qui partagent les mêmes idées que moi. Je rentre à la maison pleine d’entrain, puisque je sais que je ne suis pas seule avec ce que j’essaie de faire, avec ce combat.

Se motiver et soutenir réciproquement est important, c’est une des conditions pour pouvoir agir politiquement et socialement, de quelque façon que ce soit.

Les mots de Rebecca Solnit sont pour moi alors un rappel. Un rappel que je ne dois pas toujours justifier en expliquant mes convictions. Un rappel même si certains jours je ne me sens pas capable, émotionnellement et physiquement, de convaincre quelqu’un de la nécessité du féminisme.

Il est peut-être vrai que souvent, je « prêche à la chorale paroissiale ».

Mais ce n'est pas inessentiel, au contraire. C'est indispensable.

Parce que ces « déjà-convaincues », elles aussi ont des doutes, elles sont fatiguées, endurcies. Et parce que nous avons besoin de nous rassurer et nous réconforter réciproquement. Pour les luttes qui sont encore en train d'être menées, pour les voix qui restent à conquérir.

Pendant la discussion j'ai regardé Sarah, Nolwenn, Juliette et Anne-Cécile – mes sœurs. Et je me sentais pleine d'énergie, pleine de motivation.

Il est beau de faire partie de cette « chorale paroissiale ».

Les enfants (15.10.2021)

Hier je me suis rendue à Le Ban-Saint-Martin pour rencontrer Karine Cerf et les enfants à l'école primaire Paul Verlaine. Les enfants ont tous environ 8 ans et ils avaient préparé des questions pour moi : Combien de livres est-ce que j'ai écrit ? Où est-ce que j'habite ici en France ? Mes livres ressemblent-ils à ceux de *Harry Potter* ?

Quand j'ai montré mon livre *Oh, Simone !* et que j'ai posé la question si quelqu'un connaissait la femme reproduite sur la couverture, presque toutes les mains se sont levées : « Simone ! C'est Simone ! ». J'étais impressionnée – soit les élèves étaient bien préparés en avance par leur formidable maîtresse, soit il s'agit d'enfants précoces qui adorent simplement Simone de Beauvoir. Je suis persuadée qu'il s'agit bien de la seconde possibilité. Bien sûr.

Unica (18.10.2021)

La semaine dernière, à la Maison Robert Schuman, c'était la première fois que je parlais publiquement d'Unica. D'Unica Zürn, écrivaine, artiste et poétesse allemande. Voilà, encore un de ces mots français que j'adore : « poétesse ». Je sais bien sûre que c'est un terme peu courant, on parle plutôt de « poète ». Mais c'est un terme qui me semble plus juste, puisqu'il contient quelque chose qui dépasse les lettres qui le constituent. Un sens, une musique.

Oui, elle était poétesse, Unica. Artiste. Écrivaine. Une femme qui s'est immortalisée dans des anagrammes ambiguës, des dessins filigranes et des histoires complexes. Une femme dont l'œuvre se situe à la frontière des genres, entre songe et réalité, entre mélancolie douce et tristesse profonde. Une femme qui, pendant des années, menait une vie normale, une vie d'épouse et de mère de famille à Berlin, sa ville natale. Une femme qui, après son divorce, devait se débrouiller tout seule. Une femme qui a su se créer de nouveau en quittant Berlin pour s'installer à Paris en 1953 avec son nouveau compagnon, Hans Bellmer, un artiste surréaliste. Une femme qui s'est battue contre une maladie mentale. Une femme qui aujourd'hui est presque oubliée en Allemagne, où elle est surtout vue comme la partenaire d'un homme fameux, comme la « femme de » – ou comme la « folle », comme un personnage tragique.

J'ai parlé de cette femme, Unica Zürn, devant un groupe d'étudiants de l'Université de Lorraine. J'avais préparé une présentation, avec des images d'Unica, des reproductions de quelques-uns de ses dessins. J'étais un peu nerveuse : normalement, je n'aime pas parler des projets qui sont encore en cours. Peut-être que je crains de ruiner ce que je suis en train de créer. Peut-être que je crains que le produit final ne réponde pas aux attentes. Peut-être que je me sens vulnérable.

Avec Unica, je ne suis qu'au début de ce projet dont j'aimerais qu'il devienne un livre. Le début d'un projet, c'est un moment sacré, tout semble possible.

Comme Hermann Hesse écrit dans son poème *Stufen* :

« Et à chaque début est inhérent un charme
Qui nous protège et nous aide à vivre »

(en allemand : « Und jedem Anfang wohnt ein Zauber inne/der uns beschützt und der uns hilft, zu leben »)

Mais le début, c'est aussi un moment tendre, personnel, un moment que j'aime garder pour moi – parce que tout semble possible, oui, mais en même temps, je ne sais pas encore dans quelle direction le projet se développera. Il y a de la confusion, de l'insécurité.

Pourtant, la semaine dernière, j'ai partagé mon projet, mon projet qui vient de commencer, mon projet en cours de développement, avec d'autres. J'ai partagé Unica. Et cela m'a stimulée. J'étais rassurée sur l'écriture de cette biographie fragmentée dédiée à Unica.

Une chambre à soi (20.10.2021)

Cela fait maintenant 17 jours que je vis dans cet appartement grand et lumineux à Scy-Chazelles et je commence à me sentir vraiment chez moi.

Chez moi, normalement, c'est un petit appartement à Berlin, dans le quartier de Schöneberg. Mon appartement à moi, ma chambre à moi.

Elle était là, cette chambre à moi, pendant tous ces mois de pandémie, pendant tous ces confinements. J'ai appris à apprécier cette chambre de nouveau, cette chambre où il y a ma table, mes livres.

Une chambre qui me permet de travailler, de me sentir en sécurité.

Et pourtant.

Jusqu'au début de la pandémie, j'aurais toujours affirmé que travailler chez moi ne me dérange pas du tout. J'aurais affirmé que tout ce qu'il me faut, c'est ma table et mon ordinateur.

Mais tout d'un coup il se trouvait que le café au coin de la rue était devenu – inconsciemment – une partie de mon bureau. Il me manquait.

J'aspirais à une table qui n'était pas la mienne, à un espresso qui n'était pas préparé pour moi. J'aspirais à être entourée par d'autres gens et quand même seule. J'aspirais à ce fond sonore que seuls les cafés peuvent engendrer – un tapis à sons émanant du cliquetis de la vaisselle, du feulement de la cafetière, du bruissement du journal et des conversations des autres clients. Pour travailler, il me faut normalement du silence, il m'est impossible d'écouter de la musique ou de la radio, puisque cela me divertit.

Le café n'est pas silencieux, mais il y règne une sorte de non-silence dans lequel je suis capable de travailler excellemment.

Parfois, j'ai eu l'impression que ma table me regardait d'une façon accusatrice – peut-être savait-elle qu'elle avait une concurrente, dont l'avantage le plus grand était de ne pas faire partie de mon appartement. Tiens, table, j'ai alors pensé, tu sais très bien que sans toi, rien ne va.

Elle m'attend à Berlin, ma table fidèle. Dans ma chambre à moi.

Mais pour le moment, je suis ici, à Scy-Chazelles, dans une autre chambre à moi, où je m'assois chaque jour devant une autre table.

Je pense que ma table berlinoise comprend cela.

Nous deux, nous avons passé trop de temps ensemble pendant ces mois de pandémie. Il nous faut maintenant un peu de distance.

Et dans quelques semaines, je rentrerai plus détendue, remplie de nouvelles impressions et expériences.

Je rentrerai chez toi, ma chère table.

Pour l'instant, je profite de cette grande table, une table avec vue sur une terrasse. Ma table à Scy-Chazelles, dans ma chambre à moi.

Les mots d'Annie Ernaux (23.10.2021)

J'ai emmené très peu de livres avec moi en France. Mais dans le lot, il y a un entretien entre Annie Ernaux et Frédéric Yves Jeannet : *L'écriture comme un couteau*.

Le titre me plaît beaucoup, d'autant plus que mon ami italien Federico m'appelle toujours « Couteau Korbik ». Malheureusement, ce n'est pas à cause du fait que mon écriture est comme un couteau, mais parce que, quand je tape sur l'ordinateur, je le fais d'une manière plutôt forte, brutale. Federico trouve cela assez amusant. Moi, je préfère bien sûr imaginer que mon écriture est aussi précise et pertinente que celle d'Annie Ernaux. C'est important, imaginer.

Mais bien sûr l'écriture d'Annie Ernaux est singulière.

Dans cet entretien avec Frédéric Yves Jeannet, Annie Ernaux dit : « D'autre part, je suis persuadée que la syntaxe, le rythme, le choix des mots, correspondent à quelque chose de très profond, où se combinent les marques des apprentissages multiples (textes classiques étudiés pendant plusieurs années à l'école, découvertes successives, personnelles, d'auteurs) et ce qui n'appartient pas à la littérature, qui relève de l'histoire de celui qui écrit. »

L'écriture comme une expression de l'histoire personnelle, de toutes les choses apprises. De tout ce qui nous inspire.

Au fil des ans, les mots d'Annie Ernaux m'ont beaucoup appris, ils m'ont inspirée. Ce sont des mots qui me nourrissent encore.

Simone (25.10.2021)

Je parle depuis longtemps de Simone de Beauvoir aux publics, de sa vie, de son œuvre littéraire, de sa pensée philosophique, de son engagement féministe.

J'étais censée me rendre en France l'année dernière, lors de la publication de mon livre *Oh, Simone !* en français. Mais à cause de la pandémie, c'était impossible, et alors je suis restée à Berlin, où j'ai donné des interviews à des médias français en ligne ou par téléphone. J'étais déçue, triste. Je me sentais dupée, privée de cet événement singulier.

Mais plus qu'une année après, je suis finalement en France, avec mon livre, avec Simone.

Et comme en Allemagne, lors de la manifestation à l'Institut-Goethe de Nancy, il y avait tout le monde. Des hommes, des femmes. Des jeunes, des personnes âgées. Ça m'étonne encore : le fait que Simone touche autant de gens. Qu'il y a quelque chose en elle, en sa pensée, ses livres, qui a de l'importance pour nous, aujourd'hui.

C'est l'impression que j'avais aussi du Café Littéraire. Je me suis rendue à la Bibliothèque de Scy-Chazelles samedi dernier pour discuter avec un groupe de lecteurs enthousiastes de la littérature, pour discuter de mon livre et de Simone. Lors de la pause-café, il y avait une dame, plus âgée que moi, qui a partagé cette expérience d'être fortement marquée par Simone de Beauvoir – tout en restant critique envers quelques parties de sa vie ou de sa pensée.

Je pense que c'est possible : avoir un modèle, une idole, quelqu'un qui nous inspire et qui nous amène à nous poser des questions sur notre vie – mais sans l'idéaliser. Sans le mettre sur un piédestal. Sans oublier que chaque être humain commet des fautes, peut avoir des côtés problématiques.

Et quand même. Si je suis aujourd'hui féministe et auteure, c'est grâce à Simone. Elle n'était pas ma seule influence, mais elle a été pendant déterminante.

Je continue de lire l'entretien avec Annie Ernaux (*L'Écriture comme un couteau*) et je trouve un passage dans lequel elle parle de l'influence du *Deuxième Sexe*, qu'elle a lu, comme moi, à dix-huit ans :

« Je me souviens de cette expérience de lecture, dans un mois d'avril pluvieux, comme d'une révélation. Tout ce que j'avais vécu les précédentes années dans l'opacité, la souffrance, le mal-être, s'éclaircissent brusquement. De là me vient, je crois, la certitude que la prise de conscience, si elle ne résout rien en elle-même, est le premier pas de la libération, de l'action. »

Cette prise de conscience, comme Annie Ernaux, je la dois à Simone de Beauvoir.

Écrire une vie (29.10.2021)

A Strasbourg, vendredi dernier, j'ai donné une « masterclass », un atelier dans lequel j'ai parlé de l'écriture biographique féministe. C'est la première fois que j'ai pu prendre de la distance en évoquant de cette façon mon approche et l'intérêt de cette forme d'écriture devant une audience, c'est-à-dire des étudiants de l'Université de Lorraine et de l'Université de Strasbourg. Nous nous sommes retrouvés à la MISHA, dans la Salle de l'Europe.

Normalement, quand j'écris mes livres, je travaille plutôt instinctivement. Je n'ai pas une approche formalisée. D'une part, cela est dû au fait que je travaille en tant que journaliste depuis longtemps – écrire et rechercher sont des activités que je « fais », tout simplement. D'autre part, cela est dû au fait que chaque livre est différent. Bien sûr, après avoir écrit quelques livres, j'ai une idée générale de la manière de le faire. Mais écrire sur Françoise Sagan était très différent de la manière d'écrire sur Simone de Beauvoir.

Il n'y a pas « le » processus qui marche pour tous les livres.
Il faut le réajuster avec chaque nouveau livre.

En préparant la masterclass, il me fallait alors formaliser ce processus, trouver des choses en commun pour toutes mes biographies. Ce fut un bon exercice.

J'ai alors parlé de mon processus de création sur les biographies : faire un portrait, une présentation critique. Écrire une biographie « féministe » ne veut pas dire, au moins pour moi, une biographie uniquement positive. Ce qui m'intéresse ce sont les femmes avec toutes leurs fautes, leurs faiblesses de caractère.

En même temps, parce que j'écris sur des femmes, j'écris souvent à l'encontre des préjugés, des clichés et des attentes. Généralement, les hommes, en tant que figures publiques, ont souvent la « permission » d'être imparfaits, compliqués, problématiques et controversés, contrairement aux femmes.

Écrire une vie, ce n'est jamais facile.

Mais c'est encore plus difficile quand il s'agit de vies des femmes.

Les balades en Lorraine (01.11.2021)

Ça fait quatre semaines que je suis ici, en Lorraine, à Scy-Chazelles.
Quatre semaines pendant lesquelles j'ai pu voir le paysage changer.
Lentement, doucement.

La couleur des feuilles, les rouges, jaunes et marrons remplaçant
les verts. Les arbres en tenue un peu plus légère. La lumière du soleil
qui s'affaiblit. La brume qui, presque tous les matins,
enrobe les champs, les prés, les chemins. La Moselle qui s'assombrit.

Ça fait presque quatre semaines que je fais des balades ici,
en Lorraine, à Scy-Chazelles. Dans ce paysage changeant.

« Est-ce que tu es dans un film du Seigneur des Anneaux ? »,
voilà ce qu'une amie m'écrit après avoir partagé
une photo de la Moselle sur Instagram.

La Lorraine, ce n'est pas la Terre du Milieu de Tolkien.
Mais c'est quand-même un lieu où se trouve
un peu de magie, presque partout.

Encore Unica (03.11.2021)

Unica.

Elle m'échappe, Unica. Je ne sais pas encore comment la saisir.

Je sais que ça prend du temps : connaître une personne, comprendre
son caractère, sa vie, son œuvre.

Avec Françoise Sagan, ça m'a pris des mois afin d'avoir une
impression définitive de ce personnage. De comprendre que
Françoise jouait souvent un rôle, qu'elle portait un masque –
le masque de Françoise Sagan, écrivaine fameuse. C'était parfois
difficile, trouver la personne derrière le masque, la personne derrière
les clichés et les préjugés créés par la presse et le public.

Unica, elle ne portait pas de masque. Et quand même, elle se cachait.
Un peu, au moins.

Pour le moment, je rassemble les dates de vie d'Unica – en espérant
qu'elles puissent me donner des indices sur la personne, la femme qui
était Unica Zürn. Ce sont des petites choses : le fait qu'Unica
a elle-même initié son divorce avec son mari, avec lequel elle avait deux
enfants. A la fin des années 1940, en Allemagne, c'était courageux :
être une femme, une mère divorcée, sans revenu propre, c'était mal vu
par la société. Ça montre que pour Unica, il était plus difficile
de rester mariée à un mari infidèle, que d'être célibataire dans
une société qui valorisait le rôle de la femme comme épouse et mère.

Unica.

Elle m'échappe encore, mais je fais des progrès.
Lentement, peu à peu.

Les anagrammes (08.11.2021)

Unica Zürn, elle écrivait des anagrammes. Des poèmes anagrammes.
Elle choisissait une phrase initiale – un vers d’un poème,
un proverbe, une observation de la vie quotidienne –
et, en prenant les lettres de cette phrase,
elle en faisait des nouveaux mots, des nouvelles phrases.

Mais un poème anagramme, c’est plus que cela. Il y a là-dedans
quelque chose d’autre, un sens qui dépasse le simple arrangement
des lettres, des mots. Quelque chose de mystérieux. Unica le savait.
Elle cherchait ce nouveau sens.
Écrire des anagrammes, pour elle, c’était une obsession.

Pour les étudiants de l’Université de Lorraine, c’était un défi. Quelque
chose de très difficile, parfois impossible. Pendant l’atelier d’écriture
à la Maison de Robert Schuman, ils ont soupiré. Ils ont plissé le front.
Ils m’ont dit que c’était trop difficile, non, mais vraiment.

C’est vrai, c’est difficile.

Mais c’est aussi un jeu, un défi. Pour moi, il est parfois plus facile
d’écrire quand il y a des contraintes, des règles claires, strictes.
Quand je ne suis pas seule avec la page blanche,
quand il y a un cadre dans lequel on peut opérer.

Parfois la créativité a besoin d’être mise au défi.

L’ami (09.11.2021)

Ici, à Scy-Chazelles, j’ai trouvé un nouvel ami.

Je ne sais pas grand-chose de sa vie, de ses préoccupations.
Je ne connais même pas son nom ou son âge.

Mais quand je me balade aux bords de la Moselle, il est presque
toujours là. Il m’attend – au moins je veux y croire.
Il me regarde, tranquillement, majestueux.
On est là, côte-à-côte, et on observe les mouvements de l’eau.

Il ne parle pas. On se tait. C’est important dans une amitié,
être confortable comme cela. Être confortable, en silence.

Pourtant, il y a des discordances.

Parfois, mon ami s’approche des pêcheurs, il reste avec eux,
il m’ignore. La semaine dernière, il m’a évitée. Quand je me suis
approchée, il a fui. Je me sentais rejetée, blessée.

Je crains d’être trop investie dans cette amitié.
Je pense qu’elle est peut-être plutôt unilatérale.

Mais dimanche dernier, dans la pluie, on s’est retrouvé.
Mon ami et moi. Il m’a attendue sur le chemin, avec un regard
tranquille, majestueux. La pluie ne l’a pas dérangé.

On était là, côte-à-côte. Moi et mon ami.
Mon ami capricieux, le héron.

Robert (10.11.2021)

Ce sont les petits détails qui constituent la vie de quelqu'un.
Qui transforment quelqu'un en individu, avec ses habitudes,
ses préférences, ses passions.

Quand j'écris des biographies, des portraits, ce sont ces petits détails
que je cherche et qui m'attirent. Ce sont ces petits détails dont j'ai
besoin pour avoir une idée plus précise de quelqu'un.
Simone de Beauvoir, par exemple, n'aimait pas le fromage et ne
fumait pas vraiment, elle clopait. Françoise Sagan buvait toujours de
l'alcool fort et n'aimait pas beaucoup prendre de bains de soleil.

Cette semaine, j'apprends des petits détails
de la vie de Robert Schuman.

Dans la maison de famille de Robert Schuman, ils sont partout,
ces petits détails que j'adore. Des photos de représentants royaux, une
loupe sur le bureau, une croix à côté du lit, un transistor
avec une réception internationale, un canapé en cuir noir
qui tranche avec le reste du mobilier. Et, bien sûr, des livres.
Des livres partout. Des livres dans plusieurs langues.

Loïck, qui a gentiment accepté d'être mon guide privé, m'indique
quelque chose dans une vitrine. J'ai envie de pousser des cris de
joie : ils sont là, les quatre tomes du roman *Les Mandarins*. Elle est
là, Simone de Beauvoir, ma Simone, dans cette vitrine, au milieu des
livres de Schuman ! Moi, je suis devant la vitrine, une image en tête :
Schuman, assis derrière son bureau ou confortablement dans un
fauteuil, *Les Mandarins* en main, le regard concentré. Est-ce que ce
roman lui a plu ? L'écriture de Simone de Beauvoir ? Je pourrais aussi
imaginer cela : discuter de littérature avec Robert Schuman.


Oh, Robert.

Pendant mes études, Robert Schuman était un homme
presque mythique, un des pères fondateurs de la construction
européenne et un pionnier de l'amitié franco-allemande.
Il était un de ces grands hommes qu'on commémore
et qui sont presque devenus des monuments.

Mais Robert, il n'est ni un mythe, ni un monument.
Il était un homme avec un cœur français et une âme européenne.
Il était aussi un homme qui dormait dans un lit incroyablement petit –
Loïck est persuadé qu'il dormait en position assise, comme les rois.

Des détails, des petits détails.

Schuman était aussi un homme qui détestait conduire et pour cette
raison préférait faire de l'auto-stop. Il demandait leurs coordonnées
aux conducteurs et leur envoyait une lettre de remerciement,
signée Robert Schuman. Quelle surprise pour ces conducteurs
occasionnels ! L'étranger du bord de la route se révélait
être un politicien connu, un ministre.



Ce sont aussi des détails importants : comment quelqu'un traite les autres. Loïck me raconte que pour les dîners avec des amis et des invités, Robert Schuman mandatait du personnel extérieur, pour soulager sa gouvernante Marie, qui normalement s'occupait de tout. Marie, qui permettait à Schuman de travailler, de réaliser ses projets politiques. Une femme qui était au second plan mais qui était essentielle. Schuman le savait.

Des détails, des petits détails.

Quand je quitte la Maison de Robert Schuman, tous ces petits détails se mélangent dans ma tête. Ils forment une idée, un portrait. Un portrait d'un homme nommé Robert Schuman.

Virginia Woolf (15.11.2021)

Une chambre à soi, cela peut être un lieu. Quelque chose de concret. Une place où on se sent chez soi, à l'abri.

Une chambre à soi, cela peut être une idée. Quelque chose d'abstrait. L'expression d'un sentiment, d'un besoin.

L'expression vient de Virginia Woolf, de son essai publié en 1929. Virginia Woolf considère la place des écrivaines dans l'histoire de la littérature et elle analyse les facteurs qui ont perturbé l'accès des femmes à l'éducation et à la production littéraire. Pour être capable d'écrire, d'être créative, selon la thèse de Woolf, une femme doit au moins disposer « de quelque argent et d'une chambre à soi ».

Selon elle, cette « chambre à soi » est donc une condition concrète et nécessaire de la puissance créatrice féminine, mais aussi l'expression d'une certaine liberté.

Une chambre à soi peut être tant de choses différentes. C'est quelque chose de très personnel, de très intime.

Et c'est quelque chose qui ne concerne que des femmes.

Dans l'atelier d'écriture transgénérationnel de la semaine dernière avec les étudiants et les seniors, j'ai invité les participants à réfléchir à ce que cela signifie pour eux : une chambre à soi. C'est un exercice qui permet une grande liberté de réflexion. Qui permet de se poser des questions personnelles.

On a besoin d'une chambre à soi pour respirer, pour penser, pour être seul. Pour être chez soi – au sens propre du terme.

Hans à Unica (17.11.2021)

Le ciel parisien est gris et pendant la nuit, il y avait de la pluie. Les feuilles sur les chemins du cimetière Père-Lachaise, les feuilles d'automne, rouges, jaunes et marron, sont encore mouillées.

J'entre par une petite porte dans le mur, par un escalier. Sur mon portable, j'ai un plan du Père-Lachaise, pourtant j'ai des doutes sur l'itinéraire. A quelques mètres de moi se trouve un vrai plan, un plan énorme.

Jim Morrison est enterré ici, Édith Piaf, Guillaume Apollinaire, Oscar Wilde, Marcel Proust, Simone Signoret. Pour n'en citer que quelques-uns. Sur le site web de la ville de Paris on peut télécharger des plans, soit avec les tombes des personnalités les plus demandées, soit avec les tombes des femmes célèbres, ou – après tout, on est en France ! – avec des personnalités liées à la gastronomie.

La personne que je cherche, elle ne se trouve sur aucun des plans. Ni en ligne, ni hors ligne.

Après avoir jeté un œil sur le plan à côté de l'entrée, je pense savoir où il me faut aller. Pendant un quart d'heure, je me promène entre les tombes, de plus en plus découragée : Comment trouver la tombe que je cherche ? De temps en temps je m'arrête et réfléchis, suis-je déjà passée parmi ces tombes ? Je n'ai pas l'impression d'être au bon endroit. Alors je retourne à l'entrée, au grand plan, et je me rends compte que je ne me retrouve pas où je pensais être. Et c'est reparti.

Cinq minutes plus tard, j'arrive à la 9^e division, une partie plutôt petite du cimetière, pas loin de l'entrée principale. Encore une fois je me promène entre les tombes. Quand je détecte enfin la tombe, c'est une surprise. La photo sur internet avait montré une pierre tombale sombre et simple – la tombe devant moi me semble étonnamment gaie, haute en couleur, avec plusieurs bacs à fleurs.

Voilà, elle repose ici. Unica. Unica Zürn.

Sur la pierre tombale, des noms dorés sont gravés :

BELLMER – ZÜRN

Au flanc, il se trouve une autre gravure :

Unica 1916 – 1970

Hans BELLMER 1902 – 1975

Je me demande pourquoi on a enlevé le nom de famille d'Unica. Écrit comme cela, son nom me semble intime, vulnérable. Je me penche en avant, pour pouvoir regarder la plaque entre les bacs à fleurs. La pierre tombale est mouillée, ce qui alourdit ma tentative de lire l'inscription. Avec un mouchoir je sèche la plaque. Je lis :

Mon amour te suivra dans l'Éternité

Hans à Unica

Mon amour te suivra dans l'Éternité – c'est ce que Hans Bellmer a écrit à Unica Zürn.

Pour un moment, je me tiens immobile. Je ne bouge pas. Je reste là, devant la tombe. Curieusement émue. J'ai l'impression d'avoir trouvé un petit bijou. Qu'on m'a donné un cadeau.

Écrire en français (22.11.2021)

Écrire en français reste un défi pour moi. Même si je le fais depuis plusieurs semaines. Certains jours, écrire en français est simple et facile, les mots viennent aisément, sans difficulté. D'autres jours, j'ai l'impression que la langue française, ses mots et ses expressions, m'échappe, qu'elle est si lointaine.

Mais je continue d'écrire. J'écris des mots, des mots. Des mots français.

La semaine dernière, lors de la soirée « Vers et verres », pour la première fois, j'ai lu mes petits textes en français. Les mots français que j'ai écrits pendant mon temps ici, à Scy-Chazelles.

J'étais un peu gênée. J'aurais voulu lire des textes plus beaux, plus raffinés, plus littéraires. Des textes que j'aurais retravaillés et retravaillés.

Au lieu de cela, j'ai lu mes petits textes. Mes textes qui parlent de Scy-Chazelles, de la Moselle, de mon travail. Du héron.

Des petites vignettes, des réflexions.

Au début, j'étais un peu gênée, oui. Mais après la lecture de mon premier texte, quand Jacques, le pianiste, s'est mis à improviser, la gêne a été remplacée par la joie. Par l'euphorie.

L'audience était bienveillante, avec mes petits textes en français, mais aussi avec ceux de Charline, Lorella et Paul-Matthias, les trois étudiants de Carole qui ont sacrifié leur jeudi soir, pour présenter des anagrammes qu'ils avaient écrits pendant un de mes ateliers d'écriture. Ils ont lu, ils ont chanté et joué sur le piano de Robert. Que c'était beau, que c'était émouvant, stimulant !

Cette soirée, je la garderai en mémoire comme quelque chose de brillant, de scintillant. La musique, les gens, le vin.

Mais surtout les mots, les mots. Les miens – et ceux des autres.

Les adieux (27.11.2021)

Mes deux mois à Scy-Chazelles touchent à leur fin. Mes deux mois dans cette petite ville charmante, dans cet appartement grand et lumineux. Il est temps de retourner à Berlin, à mon petit appartement à Schöneberg, à ma fidèle table qui m'attend.

Avant de quitter Scy-Chazelles, j'essaie de profiter, de profiter de tout. Des vieilles et étroites rues de Scy-haut, de la vigne, de la Moselle.

Il y a deux mois, je faisais des choses pour la première fois : me balader aux bords de la Moselle, faire les courses au supermarché, rouler à vélo électrique, passer par la Maison de Robert Schuman ou la bibliothèque, prendre le bus pour Metz, voir les chats de Tatiana et Alex – les propriétaires du gîte – passer par la fenêtre, m'installer à la table dans la salle de séjour pour écrire. Maintenant, je fais toutes ces choses pour la dernière fois.

Ces derniers jours à Scy-Chazelles, je me sens tendre, un peu mélancolique. Quelque chose est en train de se terminer, quelque chose de beau.

Je pense à ce temps ici, en Lorraine, comme d'une période de ma vie que je garderai toujours en mémoire, au cœur. Devant moi, il y a des jours, des semaines, des mois sombres à Berlin. En Allemagne, les chiffres du Covid flambent, la situation est grave. De nouveau, encore une fois.

Mais ces deux mois à Scy-Chazelles sont acquis. On ne peut plus me les reprendre. Quoi qu'il arrive.

Ces deux mois à Scy-Chazelles, ils sont à moi.

PARTIE II

Portraits de femmes

Classe de M^{me} Karine Cerf
École primaire Paul Verlaine
Le Ban S^t Martin

Marie Curie

Marie Curie est blonde.
 Elle est née en 1867 en Pologne.
 Plus tard, elle a changé son prénom en Maria.
 Un jour, elle voulut aller à l'université.
 Il y a eu une lettre qu'elle attendait.
 En 1891 Marie Curie part pour la France.
 Elle travaille dans un service de radiologie.
 Elle a de beaux yeux bleus.

Heipua Harrys

Frida Khalo

La femme dont je vais vous parler s'appelle Frida Khalo.
 Elle est née en 1907.
 Frida avait un caractère difficile.
 Ses yeux sont de couleur noire.
 Elle vient du Mexique.
 Sa couleur de peau est mate.
 Frida avait des cheveux noirs.
 Elle avait un monosourcil.
 Elle adorait peindre.
 Frida est devenue peintre.

Simon Medinger

La maîtresse

On va vous présenter Mme Cerf.
 Elle a des yeux marron.
 Son corps est rond.
 Elle est souriante et gentille.
 Elle a des lunettes rouges.
 La couleur de sa peau est beige.
 Elle a 39 ans.
 Elle est âgée.
 Ses lèvres sont brunes.
 Ses cheveux marron.

Eva Vandler

Université de Lorraine (Metz)

Slogans poétiques

Notre armure, c'est l'écriture.

Écrire la liberté sans ambiguïté.

Marina Baudelot

Là où la poésie passe, l'ignorance trépassse.

Faites couler de l'encre, pas vos veines.

Paul-Matthias Leboutet

Sous la plume, gît l'encre ; sous les mots, gît le sens

Raphaël Link

Anagrammes poétiques (à la manière d'Unica Zürn)

L'anagramme (« renversement de lettres ») est un jeu littéraire qui consiste à former un ou plusieurs mots en permutant les lettres d'un autre ou de plusieurs autres mots.

Des jacinthes bleutées
 Jadis tes thé bleu chinées
 Des lits chanjes, butées
 Ils Chantent, buches jadées ... ee ?
 Clés tuées,
 Saintes jetées,
 bus, dej, he !

Lorella Landraud

L'amour est enfant de bohème
 L'âme embaumé est enf... or ohé !

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
 Tout mémoriel ! Bah la mer charries- tu le jour ?
 Ah ! la mer est toute mère ?

Plus la loi sera répressive, plus l'esprit éclatera !
 La loi est perverse, triple écarlate plus plus !

Le génie c'est l'enfance retrouvée à volonté
 La neige évertuée ô enfant, vole...

Raphaël Link

Écouter les parfums de la poésie, peindre d'encre les joyaux

Nawal Yazir

Dans l'art de perdre, il est aisé de passer maître.
Perdant la passade, dire si la mère résiste, déter.
Rater et mater les drapés, il dépasse, déride, sain.
Pardi ! Aider, nier, la lasse terrasse démet des pâtés,
(Pâtés des méplats arides d'êtres d'Iran), erra, élaeis.
Le rai darda très épaté de l'astre, désira épines SMS.

Paul-Matthias Leboutet

Atelier transgénérationnel : une chambre à soi
Étudiants Université de Lorraine et séniors de la commune

Dans ma chambre, on peut retrouver un coin rempli de livres, un tourne-disque, des vinyles et une bibliothèque bien remplie. Un monde distordu duquel ressort le chaos. Dans ma tête, c'est un antre obscur que garde un cerbère endimanché. Mais pour cela, mon lit rayonne à travers la pièce : ce nuage envoûtant apaise mes maux et mes gamberges, accompagné par une plume et un bout de papier. En plus de tous ces aspects, ce refuge confortable qu'est ma chambre tient lieu de « coin à trésors », à rêves et études, à bazar organisé et désorganisé, bref ce lieu est mon « centre de tri » journalier.

Au fond de cette pièce, si organisé, je me permets de respirer, d'être protégé par ces longues journées ; cette chambre désigne une bulle si particulière, si intime. Sombrement lumineuse de songes et d'intimité, de longues nuits à voir les heures défiler, les musiques s'accumulent et la bougie se consume. Les pensées stagnent à mesure que ses doigts glaciaux tâtent mon âme. Les doigts de qui, me direz-vous ? Je vous laisse imaginer. Tout m'effleure et je touche à tout. Une chambre, après tout, c'est la solitude d'un corps et l'embrassade de cœurs. C'est ainsi que je me rends compte de la chance précieuse que j'ai : un coin à moi, rien qu'à moi, où s'expriment ma créativité et mon être pendant que certains se battent pour obtenir seulement un toit, ou même un morceau de taule, au-dessus de la tête. A preuve, tous mes projets naissent de ce lieu et ont toujours mené à bon port. En bref, ma chambre est un lieu inestimable.

Une chambre à soi, pas mal ! Mais si l'on squattait les alentours de l'habitat ? L'ambiance du salon se prête à la rêverie sans vergogne pour peu que l'horaire s'y prête... Passer d'une revue à un bon vieux bouquin, tout en savourant un bon vieux vinyle, accompagné d'un verre... Tout cela bercé par le folklore des paroles, exclamations et chants de cette communauté si chaleureuse. Bien sûr, quelquefois c'est le tumulte. J'y vois des cendriers pleins, des magazines déchirés, parfois même une canette de bière laissée par un camarade. Elle est tombée au combat, je ne la boirai pas. Bien heureusement, mon esprit est bien fait, il ne m'est alors pas difficile de me mettre à divaguer, mes sens se referment alors sur moi ; tels les murs de ma chambre, ils m'isolent, me blessent et me rassurent, m'emprisonnent et me soulagent. De ce voyage onirique hebdomadaire, je reviens à la surface, le rêve est fini et la chambre de nouveau fermée.

Marina Baudelot, Timéo Dugros, Paul-Matthias Leboutet, Tiffaine Boukhenouna, Raphaël Link (étudiants L2) et Claude Bouton (sénior de Scy-Chazelles)

On n'oublie pas la chambre de ses dix ans.
Sur les murs, I love Paris,
Johnny Deep dans *Pirates des Caraïbes*,
des posters, des dessins d'enfants.
Ce pouvait être une chambre sous les combles,
un vaste espace à soi dont on n'a pas oublié la lumière,
une pièce où résonnaient parfois les tensions des adultes.
Une chambre à soi, vraiment ?
Un fouillis aimé de jouets, de vêtements, de livres
que les parents détestaient et menaçaient de jeter.
Et pourtant c'est le lieu où l'enfant s'est découvert et s'est construit :
il pourra devenir musicien, danseur, professeur ou simplement un être libre.
Et quand l'adulte qu'il sera devenu, cet enfant désabusé,
se remémorera sa chambre,
il embrassera son enfance.

*Charline Bouvier, Inès Crespel, Gabin Drusch, Elona Henry, Lorella Landraud,
Julie Luget (étudiants L2) et Madeleine Neyhouser (sénior de Scy-Chazelles).*

RÉCIT
CHAZELLES



RÉSIDENCE
D'AUTEURS
& LABO

UNIVERSITÉ DE LORRAINE | **crem**

Moselle
L'Eurodépartement

 Scy-Chazelles

MAISONS
ILLUSTRES
DE LA RÉGION
DE LORRAINE

LABEL DU
PATRIMOINE EUROPÉEN

MAISON
ROBERT
SCHUMAN

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST
*Liberté
Égalité
Fraternité*

INSTITUT
FRANÇAIS
Luxembourg

Lâm
le livre à metz

Grand Est
ALSACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE

Office National des Forêts

AUTOUR
DU MONDE | LIBRAIRIE
metz

L'AGORA
L'ÉCRITURE
L'ÉCRITURE
L'ÉCRITURE

GOETHE
INSTITUT



KORBIK

Cette sixième publication de Récit'Chazelles rassemble quelques fragments issus des expérimentations littéraires journalières de Julia Korbik, ainsi que des textes réalisés par les étudiants de l'université de Lorraine et les écoliers de l'école primaire Paul Verlaine (Le Ban St Martin), au gré des rencontres, des liens tissés avec l'écrivaine.

Invitée par l'Université de Lorraine, le Conseil Départemental de la Moselle et la commune de Scy-Chazelles, en partenariat cette année avec l'Institut Goethe (Nancy-Strasbourg-Paris), l'autrice offre aux publics, à travers cette création partagée, une vision sensible du territoire.

Journaliste et écrivaine allemande, Julia Korbik écrit pour divers médias (This is Jane Wayne, Intro et le Tagesspiegel). Parfaitement francophone, après des études à Sciences Po, elle est passionnée par la philosophie et la littérature française. Son premier livre, *Stand Up*, (2014) s'est vendu à plus de 10 000 exemplaires en Allemagne et a reçu un excellent accueil public et critique. *Oh, Simone ! Penser, aimer, lutter avec Simone de Beauvoir* (2017) est son deuxième ouvrage (plus de 10 000 exemplaires vendus en Allemagne) pour lequel elle a été lauréate du Prix Luise Büchner en 2018. Sa dernière œuvre (2021) *Bonjour Liberté : Françoise Sagan und der Aufbruch in die Freiheit* offre un nouvel éclairage sur une autre écrivaine mythique Françoise Sagan. Julia Korbik est en train de s'imposer en Allemagne, mais aussi en Europe, comme la voix incontournable d'un féminisme grand public, jeune et dynamique. Au sein du dispositif Récit'Chazelles, l'autrice a développé, un projet créatif centré sur une histoire de femmes libres, à partir de l'écrivaine allemande Unica Zürn.